BRILL

Les principaux personnages du roman de chevalerie arabe Ḏāt al-Himma wa-l-baṭṭāl

Author(s): Marius Canard

Source: *Arabica*, May, 1961, T. 8, Fasc. 2 (May, 1961), pp. 158-173

Published by: Brill

Stable URL: https://www.jstor.org/stable/4055170

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at https://about.jstor.org/terms

Brill is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Arabica*

LES PRINCIPAUX PERSONNAGES DU ROMAN DE CHEVALERIE ARABE *ḎĀT AL-HIMMA WA-L-BAṬṬĀL* *

PAR

MARIUS CANARD

On sait qu'il existe un grand roman de chevalerie arabe intitulé, dans l'édition du Caire de 1327/1909, *Sīrat al-amīra Ḏāt al-Himma wa-waladihā ʿAbd al-Wahhāb wa-l-amīr Abū Muḥammad al-Baṭṭāl wa-ʿUqba šayḫ aḍ-ḍalāl wa-Šūmadris al-muḥtāl*, etc., habituellement appelé *Sīrat Ḏāt al-Himma wa-l-Baṭṭāl*, du nom de l'héroïne et d'un des héros caractéristiques, ou *Sīrat Delhemma*. Ce roman comprend, dans cette édition, 70 sections réparties en 7 volumes et couvrant un total de 5084 pages in 8°, de 27 lignes à la page. C'est l'épopée arabe des guerres arabo-byzantines.

J'ai essayé de montrer, dans un article ancien publié dans *Byzantion*, en 1937, que cette épopée se compose de deux parties et, à proprement parler, de deux gestes d'époque et d'origine différentes. La première est une geste syro-umayyade et bédouine qui raconte principalement les aventures de personnages de la tribu des B. Kilāb et la participation du principal d'entre eux, l'émir al-Ṣaḥṣāḥ, à l'expédition de Maslama b. ʿAbd al-Malik contre Constantinople, dont le roman nous fournit une version légendaire et autour de laquelle roule plus du tiers de cette première partie. Le reste raconte la naissance et la jeunesse d'une petite-fille de l'émir al-Ṣaḥṣāḥ, Fāṭima, surnommée Delhemma ou Ḏāt al-Himma, et du fils de cette dernière, ʿAbd al-Wahhāb, qui, avec d'autres personnages, vont jouer les premiers rôles dans la seconde

* Communication faite au XXVème Congrès International des Orientalistes à Moscou (15 août 1960). — Dans le présent article, je me suis abstenu de mettre des références au bas des pages, et n'en ai donné que quelques-unes dans le texte même. On trouvera de plus amples détails sur le roman de Delhemma dans les articles cités et dans un article de *EI*², sous le titre *Ḏhū l-Himma*.

partie du roman. J'ai pensé que la geste primitive syro-umayyade, qui est à la base de cette première partie, devait originairement faire une place à un héros historique des guerres arabo-byzantines de l'époque umayyade, al-Baṭṭāl, mais que, pour des raisons que j'ai tenté d'expliquer dans ce même article, il a été l'objet d'un curieux transfert épique, c'est à dire que le rôle qui devait lui revenir a été attribué à l'émir kilābite al-Ṣaḥṣāḥ, tandis que lui, al-Baṭṭāl, est au contraire passé dans la seconde partie qui se déroule à l'époque ʿabbāside.

Cette seconde partie, la plus longue, qui commence dès la 6e section de l'ouvrage et roule autour des guerres arabo-byzantines de l'époque ʿabbāside doit avoir à sa base, certainement, une geste que l'on s'accorde à appeler « méliténienne », en raison du rôle qu'y joue la place de Malaṭya-Mélitène. Ce devait être primitivement l'épopée de la tribu des B. Sulaym, représentée comme préposée à la garde de cette forteresse — frontière avec l'émir ʿUbaydallāh son chef, puis son fils ʿAmr b. ʿUbaydallāh. Pour des raisons compliquées que j'ai cru pouvoir expliquer par une rivalité entre conteurs kilābites et conteurs sulaymites, les deux gestes ont été amalgamées, la deuxième devenant la suite de l'autre, mais au profit des B. Kilāb qui s'y sont introduits et y ont pris la place principale. Les B. Kilāb, représentés comme préposés à la garde des forteressess avoisinant Malaṭya, après le déplacement vers cette région du centre des opérations à partir de l'époque ʿabbāside, ont, dans toute cette seconde partie, un rôle plus glorieux que les B. Sulaym, ces derniers, avec leur émir ʿAmr b. ʿUbaydallāh, étant la plupart du temps systématiquement rabaissés, bien qu'ils luttent aussi contre les Byzantins. Les héros principaux de cette partie sont les Kilābites Delhemma et ʿAbd al-Wahhāb, et le Sulaymite, ou présenté comme tel, al-Baṭṭāl, mais attiré dans le clan kilābite. Le héros sulaymite ʿAmr b. ʿUbaydallāh, qui devait avoir le rôle principal dans la geste méliténienne primitive, n'a plus ici qu'un rôle secondaire, et c'est du côté sulaymite que se trouve le type du traître, le cadi ʿUqba, qui jouit de la faveur de la tribu et de son émir ʿAmr, mais qui est chrétien en secret, allié des Byzantins, ennemi acharné des Musulmans kilābites, et en particulier d'al-Baṭṭāl. Aussi une place importante est-elle donnée à la lutte d'al-Baṭṭāl contre ʿUqba, tous deux visant, tout en participant activement à la guerre générale arabo-byzantine, à assouvir leur haine réciproque, à s'emparer l'un de l'autre, chacun se proposant de

faire périr l'autre dans les supplices. C'est al-Baṭṭāl qui arrive à ses fins après la victoire définitive sur les Byzantins et qui fait crucifier ʿUqba.

Dans l'ensemble, le roman de Delhemma apparaît comme une épopée kilābite, composée à la gloire des B. Kilāb et de leurs exploits contre les Rūm, et c'est ce que fait ressortir au XIVe siècle Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, cité par al-Qalqašandī, quand il parle des B. Kilāb qui peuplent la Syrie du Nord (v. l'analyse du tome IV du *Ṣubḥ al-aʿšā'* par Gaudefroy-Demombynes, dans *La Syrie à l'époque des Mamelouks*).

Ce roman long et touffu, avec ses récits interminables que le conteur allonge sans cesse par une cascade d'épisodes, avec ses répétitions d'aventures semblables attribuées à des personnages différents, son style fastidieux en prose rimée pleine de poncifs, ses noms propres de lieux et de personnes souvent fantaisistes, et son arabe incorrect, est bien fait pour décourager celui qui en entreprend l'étude. On n'en possède aucune traduction en langue européenne, ni même une analyse suffisante. Celle qu'a donnée Ahlwardt dans le Catalogue des manuscrits de Berlin n'est que fragmentaire et ne porte que sur le début et la fin du roman. J'en ai donné moi-même un résumé préliminaire succinct et consacré uniquement aux épisodes des guerres arabo-byzantines, en 1935, dans *Byzantion*. Pour des raisons diverses, je n'ai pu reprendre jusqu'à présent le travail que j'avais commencé et qui devait, avec une analyse détaillée, comporter une étude de la composition du roman et une comparaison avec les romans apparentés, le Sayyid Baṭṭāl turc et le conte de ʿUmar al-Nuʿmān dans les Mille et Une Nuits. J'espère pouvoir continuer ce travail. Je voudrais aujourd'hui présenter un certain nombre de personnages de ce roman avec quelques-unes de leurs caractéristiques et montrer les rapports qu'ils peuvent avoir, le cas échéant, avec l'histoire, qui a certainement inspiré les conteurs, car le roman se présente comme une « histoire » dans son sous-titre.

Dans la première partie, les personnages principaux sont : Ǧundaba, émir des B. Kilāb, son fils al-Ṣaḥṣāḥ, le prince umayyade Maslama b. ʿAbd al-Malik, et, avec une moindre importance, l'émir des B. Sulaym, Marwān b. al-Hayṭam. Ce dernier est le favori de l'Umayyade Marwān et doit à ce fait de détenir l'émirat général des tribus arabes. Mais al-Ṣaḥṣāḥ, à la suite d'un service rendu à ʿAbd al-Malik b. Marwān dont il a sauvé la fille attaquée au retour

du pèlerinage par des pillards, se voit attribuer l'émirat général, avec le titre de « roi des Arabes ».

Cette première partie est surtout une geste bédouine du type qu'on pourrait appeler « antarien ». Elle comprend d'ailleurs plusieurs références au roman de ʿAntar. On y trouve des combats entre tribus, des vendettas, des vols de chevaux, des enlèvements ou conquêtes de femmes et des épisodes du genre des amours de Maǧnūn et Laylā. Mais elle est aussi une geste des guerres arabo-byzantines à l'époque umayyade par le récit romanesque de l'expédition de Maslama b. ʿAbd al-Malik contre Constantinople et la part qu'y prennent les tribus arabes et en particulier al-Ṣaḥṣāḥ. C'est ce dernier qui est le personnage le plus marquant de cette première partie. Il se distingue par sa bravoure, ses prouesses équestres, son adresse de chasseur, sa chaste passion pour sa cousine Laylā, sa générosité, son dévouement chevaleresque pour les opprimés et les victimes du sort : il est le type parfait du héros arabe. Dans l'expédition contre Constantinople, c'est lui qui joue le principal rôle. Il y fait preuve d'autant de bravoure que de prudence et de ruse, et éclipse le prince umayyade qui paraît là une assez pâle figure. Maslama, en effet, ne prend jamais une décision sans consulter al-Ṣaḥṣāḥ, il se conduit parfois assez légèrement, ne sachant pas s'abstenir de boire du vin, ni résister aux charmes d'une jeune grecque (Sect. 4, p. 30). Les aventures attribuées à al-Ṣaḥṣāḥ au cours de cette expédition, dans un couvent ou château où il conquiert les faveurs d'une princesse grecque, qui sont les mêmes que celles attribuées à Šarrukān dans le conte des Mille et Une nuits, sont en germe dans la tradition historique ou pseudo-historique relative à al-Baṭṭāl, héros des guerres arabo-byzantines à l'époque umayyade et compagnon de Maslama b. ʿAbd al-Malik dans son expédition contre Constantinople. Al-Ṣaḥṣāḥ se trouve d'autre part dans des situations analogues à celles d'al-Baṭṭāl dans la seconde partie du roman : le moine espion Šammās, dont al-Ṣaḥṣāḥ déjoue les ruses, a un rôle semblable à celui que joue ʿUqba en face d'al-Baṭṭāl et il est mis à mort comme le sera ʿUqba. Il semble bien que, tout au moins dans le récit de cette expédition, on ne puisse chercher à al-Ṣaḥṣāḥ d'autre prototype historique qu'al-Baṭṭāl, et que c'est une geste umayyade de ce dernier, héros de nombreuses incursions en territoire byzantin, qui a servi aux conteurs pour retracer les aventures d'al-Ṣaḥṣāḥ.

Mais, dans cette première partie du roman, il est probable que

les conteurs ont eu le souvenir aussi de certains émirs kilābites ou ʿāmirites qui ont joué un rôle historique à l'époque umayyade. Kilāb et ʿĀmir sont frères et il n'est pas étonnant que le cri de guerre des Kilāb dans tout le roman soit *yā ʿĀmir, yā Kilāb*. Or on trouve dans l'armée de Maslama b. ʿAbd al-Malik, quand il est envoyé pour prendre le gouvernement de l'Arménie, un Ǧuʿūna b. al-Ḥāriṯ b. Ḫālid, des ʿĀmir b. Ṣaʿṣaʿa ; le même est gouverneur de Malaṭya en 99 (Balāḏurī, 206, 186 ; Ibn ʿAsākir, III, 392). Or, si l'on compare son nom avec celui de Ǧundaba, le père d'al-Ṣaḥṣāḥ, (Ǧundaba b. al-Ḥāriṯ b. ʿĀmir b. Ḫālid b. Ṣaʿṣaʿa b. Kilāb, Sect. 1, p. 6), on voit qu'ils diffèrent assez peu et que, dans l'écriture arabe, Ǧuʿūna, signifiant « homme petit et gras », peut se confondre avec Ǧundaba, féminin de *ǧundab* ou *ǧundub* désignant une espèce de sauterelle (il aurait été appelé ainsi, dit le roman, parce qu'à sa naissance, il aurait été ombragé par un nuage de sauterelles). Le fils de Ǧuʿūna, al-Manṣūr, fut gouverneur de Ḥiṣn Manṣūr à l'époque de Marwān II et d'Edesse à l'avènement des ʿAbbāsides (Balāḏurī, 192 ; Ibn ʿAsākir, III, 392). Selon Ibn Qutayba, *K. al-Maʿārif*, p. 275, lors de l'expédition de Maslama contre Constantinople, le ʿĀmirite ʿAbdallāh b. al-Ṭayyib fut le premier à planter son épée dans la porte de la ville. Ainsi, Kilāb et ʿĀmir pouvaient fournir une matière épique à des conteurs.

Quand d'autre part, on remarque dans Delhemma la sympathie chaleureuse de Maslama pour al-Ṣaḥṣāḥ qu'il recommande à ʿAbd al-Malik au point que celui-ci le fait asseoir à ses côtés et lui témoigne les plus grands honneurs (Sect. 3, 52 sq, 60 sq), on ne peut s'empêcher de penser au Kilābite Ẓufar b. al-Ḥāriṯ qui, après s'être soumis à ʿAbd al-Malik, fut reçu pompeusement par le calife qui le fit asseoir à ses côtés. Une fille de Ẓufar, Habāb, fut donnée en mariage à Maslama et ses deux fils eurent dès lors une situation privilégiée dans l'entourage de Maslama comme frères de Rabāb (voir sur tout cela Ibn al-Aṯīr, sous l'année 71 et *K. al-Aġānī*, VII, 168).

On peut donc dire qu'il y a dans la première partie de Delhemma un reflet obscur, mais certain, du rôle des Kilābites et ʿĀmirites à l'époque umayyade. Par contre, la rivalité entre Kilāb et Sulaym, qui apparaît dès le début du roman, est en contradiction avec la réalité de l'époque umayyade. Si les conteurs n'ont pas transposé les rivalités du premier siècle de l'hégire entre Qaysites et Kalbites, on peut penser qu'il y a ici le reflet d'une situation bien postérieure,

de l'époque des Ayyūbides et des Mamlūks, où la prééminence est disputée entre les Kilāb et les Faḍl, ceux-ci d'ailleurs yéménites (v. Qalqašandī, IV, 233).

Geste kilābite et syro-umayyade, geste bédouine en beaucoup d'épisodes, aussi bien avant l'expédition de Maslama qu'après, notamment dans la suite des aventures d'al-Ṣaḥṣāḥ en Arabie, où il épouse deux nouvelles femmes, dont une *ǧinniyya*, telle est la première partie de Delhemma. La fin de cette première partie, formant transition avec la seconde, raconte la mort d'al-Ṣaḥṣāḥ tué par une panthère, le différend entre ses deux fils Ẓālim et Maẓlūm, ce dernier évincé par son frère de la succession d'al-Ṣaḥṣāḥ, et la naissance de la future Delhemma, fille de Maẓlūm. L'enfant qui, prise dans une razzia par les B. Ṭayy, a grandi dans cette tribu, devient une redoutable amazone. Revenue dans sa tribu, c'est à dire celle des B. Kilāb, à la suite de circonstances qu'il serait trop long de raconter, elle y joue un rôle désormais important. Rebelle à l'amour, elle ne l'est pas à la politique, car elle comprend et soutient dès ses débuts la propagande ʿabbāside.

C'est avec le califat ʿabbāside que commence la seconde partie du roman. Des changements se sont produits dans la situation des deux tribus rivales. Les Sulaym ont recouvré la prééminence et leur chef ʿUbaydallāh b. Marwān b. al-Hayṭam devient chef de tous les Arabes. Les deux tribus, à la suite de la reprise de la guerre byzantine et d'une expédition où les Sulaym sont assiégés dans Āmid et délivrés par les Kilāb, sont établies dans la région de Malaṭya, place dont l'émir sulaymite devient gouverneur, tandis que les Kilāb, avec Delhemma, occupent les forteresses avoisinantes. Désormais, la guerre avec Byzance va être incessante et passer par les péripéties les plus romanesques jusqu'à l'installation d'un gouverneur arabe kilābite à Constantinople à la fin du règne d'al-Wāṯiq billāh. Je ne reviendrai pas sur le résumé que j'ai donné dans *Byzantion* et me contenterai de passer en revue les personnages de la seconde partie que j'ai déjà mentionnés, Delhemma, son fils ʿAbd al-Wahhāb, al-Baṭṭāl, ʿUbaydallāh, son fils ʿAmr, et le cadi ʿUqba.

* * *

DELHEMMA : Tout d'abord une remarque à propos de son nom. Elle s'appelle d'abord Fāṭima. Ses exploits, alors qu'elle est encore chez les B. Ṭayy, l'ont fait surnommer la Dāhiya. Puis on voit

apparaître, concurremment avec Dāhiya, le surnom de Ḏāt al-Himma, de Delhemma avec ou sans article, avec un *dāl* ou un *ḏāl*, puis aussi Ḏū l-Himma. Cette diversité de noms pose un problème. On s'explique mal appliqué à une femme, même amazone et ordinairement revêtue de vêtements masculins, la forme Ḏū l-Himma. Peut-être le nom primitif est-il Dalhama, féminin de Dalham, surnom du loup et nom propre. De Dalhama, on a pu passer à Ḏalhama, et de là par étymologie savante à Ḏū l-Himma et Ḏāt al-Himma. On trouve dans les manuscrits toutes les formes et même Ḏaldalhama.

Tout au long du roman, l'*amīra* (car elle est souvent appelée simplement ainsi) se fait remarquer par ses exploits guerriers. Rebelle à l'amour, elle est mariée contre son gré à son cousin al-Ḥāriṯ, et celui-ci doit user d'un narcotique fourni par le *faqīh* ʿUqba, le futur cadi, pour venir à bout de la résistance de la jeune fille et consommer le mariage. Le fruit en sera ʿAbd al-Wahhāb. Un des premiers exploits de Delhemma est la délivrance du fils de l'émir de Malaṭya, ʿAmr b. ʿUbaydallāh, enlevé par un groupe d'Arabes émigrés en territoire byzantin et convertis, dont les chefs sont al-Ḥāriṯ, mari d'un jour de Delhemma, et son père Ẓālim. Elle tombe sur l'escorte du fils de l'empereur Théophile, Manuel, capture celui-ci qui offre d'être échangé contre ʿAmr. Elle vient prendre livraison de l'enfant à Constantinople même, y est reçue par l'empereur, l'étonne par ses prouesses équestres à l'hippodrome et pousse la générosité jusqu'à aider l'empereur contre le roi des Bulgares qui vient assiéger Constantinople ; elle tue le Bulgare (Sect. 7, 52 sq). Delhemma sait commander ses troupes en général avisé ; ainsi quand elle fait mettre pied à terre et s'installe sur une colline d'où elle fait rouler des blocs de pierre sur les assaillants (Sect. 7, 58). Dans la bataille qui précède la marche de Hārūn al-Rašīd sur Constantinople, elle prend de même des dispositions habiles (Sect. 8,73). Elle sait aussi user de ruse, déguiser ses hommes en Grecs (9, 17). Sanguinaire, elle n'hésite pas à décapiter elle-même, de sang-froid, le roi Kūšānūs fait prisonnier (32, 40). Il serait fastidieux d'énumérer toutes ses aventures, les combats singuliers où elle est tantôt (le plus souvent) victorieuse, tantôt blessée et sauvée par son fils ʿAbd al-Wahhāb ou autres, les embuscades dont elle se tire, etc. Après une furieuse bataille au Défilé des Anatoliques, à l'époque d'al-Muʿtaṣim, elle est bloquée avec son fils dans une caverne d'où elle s'échappe mira-

culeusement avec ses quelques compagnons grâce à un génie : quand les Grecs qui ont enfumé la caverne y pénètrent, ils n'y trouvent plus personne. Après la prise définitive de Constantinople et sa réduction en province de l'empire musulman, elle meurt en odeur de sainteté à la Mekke, bientôt suivie par son fils.

Delhemma est la terreur des Chrétiens pour lesquels elle est synonyme de malheur et de ruine (10, 41). Guerrière, elle reste femme. Elle se fait remarquer par sa piété filiale et exhale sa douleur à la mort de son père (8, 7) ; elle aime tendrement son fils ʿAbd al-Wahhāb dont elle a fait elle-même l'éducation guerrière (7, 20, 46, 59, 65) ; quand il est fait prisonnier et qu'elle reste longtemps sans nouvelles de lui, elle tombe malade (38, 2), mais elle est parfois jalouse de lui, et furieuse d'être supplantée par lui dans un combat singulier, elle se retire de dépit sous sa tente (13, 5-6).

Il est sans doute inutile de chercher un protoytpe historique à cette figure d'amazone semblable à celle de toutes les épopées.

ʿABD AL-WAHHĀB : Fils de Delhemma et de son cousin al-Ḥāriṯ, qui tourne mal puisqu'il passe aux Byzantins, c'est lui qui joue le rôle principal dans la seconde partie de Delhemma. Ses victoires en combat singulier comme en batailles rangées sont innombrables. Par sa vaillance, il rétablit les situations les plus désespérées, et c'est à lui que pense le calife en détresse (9, 67). Il fait merveilles à la tête de ses Kilābites et de ses Noirs. Il a en effet une prédilection pour les Noirs (7, 69). Car il faut dire qu'il est noir, comme ʿAntar, non parce qu'il est de naissance servile comme lui, mais à la suite d'un accident dans la conception de Delhemma, longuement expliqué dans le roman. Les soupçons qui étaient nés de ce fait et qui pesaient sur sa mère avaient été réduits à néant par l'examen des physiognomonistes et une sentence rendue par Ǧaʿfar al-Ṣādiq. Le roman n'explique pas pourquoi il y a des Noirs parmi ses troupes, mais c'est un fait qu'ils se groupent automatiquement autour de lui (10, 39). Bien qu'il soit le chef des Kilābites, on le voit souvent suivre les impulsions d'al-Baṭṭāl pour lequel il a la plus haute estime. Il est naturellement généreux et ne montre jamais d'animosité contre les Sulaym et leur chef ʿAmr b. ʿUbaydallāh avec qui il a conclu un pacte de confraternité, mais qui témoigne souvent de sentiments d'hostilité à son égard. Contrairement

à ʿAmr, il fait à maintes reprises figure de révolté contre le calife et se conduit en émir indépendant du pouvoir. En désaccord avec le calife Hārūn al-Rašīd, il n'hésite pas à refuser de faire partie d'une expédition contre les Grecs et à se retirer avec sa mère en Syrie du Nord. Dans la guerre civile entre al-Amīn et al-Maʾmūn (Sect. 30 et 31), les Kilāb ont pris parti pour al-Maʾmūn et les Sulaym pour al-Amīn. La lutte fratricide qui s'engage entre les deux tribus amène les Kilāb à s'emparer de Baġdād et à capturer al-Amīn qui avait fait emprisonner plusieurs émirs kilābites. Ceux-ci, délivrés, voudraient faire mettre à mort le calife, mais ʿAbd al-Wahhāb par générosité, lui fait rendre la liberté. Les califes sont obligés de ménager le tout-puissant émir des B. Kilāb. À la suite des services que ce dernier a rendus à l'empereur Michel qu'il a secouru contre l'usurpateur Kūšānūs, chassant celui-ci de Constantinople et reprenant la ville pour l'empereur, ce dernier offre désormais de verser à ʿAbd al-Wahhāb le tribut qu'il payait jusque-là au calife (32, 55). Cela indispose fort le calife al-Maʾmūn, mais, sur le conseil de son vizir al-Ḥasan b. Sahl, il consent à cette humiliation.

ʿAbd al-Wahhāb semble réunir en lui le souvenir de deux personnages historiques du même nom, un héros de l'époque umayyade, ʿAbd al-Wahhāb b. Buḫt, *mawlā* des Umayyades, compagnon d'al-Baṭṭāl et tué quelques années avant lui, et un ʿAbbāside, ʿAbd al-Wahhāb b. Ibrāhīm, qui fit plusieurs expéditions contre les Byzantins et fut chargé en 140/757 avec al-Ḥasan b. Qaḥṭaba de restaurer la place de Malaṭya, qui fut désormais constituée en un solide *ribāṭ* (sur le premier voir les historiens sous l'année 113 et sur le second les historiens sous 140, 151, 152 et le récit de Balāḏurī sur la reconstruction de Malaṭya). C'est peut-être le souvenir du ʿAbbāside qui, dans le roman fait donner à ʿAbd al-Wahhāb un fils nommé Ibrāhīm. Le roman turc de Sayyid Baṭṭāl, qui considère ʿAbd al-Wahhāb comme le compagnon du Prophète du même nom, qu'une décision divine a maintenu en vie jusque-là, révèle un développement de la légende spécifiquement turc, et c'est pourquoi on montre la tombe de ce ʿAbd al-Wahhāb à Sīwās, (v. Cuinet, *Turquie d'Asie*, I, 666 et Van Berchem, C.I.A., III/1, pp. 52-3), mais l'épithète qu'on lui donne, Ġāzī, nous ramène implicitement au héros umayyade. Il est curieux toutefois qu'un trait éminemment épique de la biographie de ʿAbd al-Wahhāb b. Buḫt, l'apostrophe à son cheval qui bronche et qu'il traite de

lâche, ne se retrouve pas dans Delhemma. Mais l'audace et le mépris de la mort que les récits historiques attribuent à ʿAbd al-Wahhāb b. Buḫt correspondent bien au caractère qu'il a dans le roman (voir ses épithètes : 16, 28 ; 20, 56 ; il est le bouclier du tombeau du Prophète : 10, 42 ; 69, 116). Sa figure dans Delhemma a été si populaire que, à l'époque d'Ibn Faḍl Allāh al-ʿUmarī, les Kilābites de la Syrie du Nord prétendaient descendre de lui.

AL-BAṬṬĀL : Al-Baṭṭāl occupe dans le roman une place aussi importante que ʿAbd al-Wahhāb, mais sur un plan différent. Si l'on peut faire une comparaison avec l'épopée grecque, ʿAbd al-Wahhāb serait Achille et al-Baṭṭāl Ulysse. Il s'est formé peu à peu à son rôle qui exige autant d'audace que de ruse. Dans sa jeunesse il était paresseux et pusillanime et s'est révélé tout à coup à lui-même en s'apercevant que personne n'échappe au sort qui lui est réservé (7, 72 sq). Cette légende dérive certainement de l'interprétation de son nom qui signifie à la fois « héros » et « paresseux, désœuvré ». Il excelle dans les ruses les plus compliquées et les déguisements les plus divers pour lutter contre l'ennemi. On le voit s'introduire dans le camp grec déguisé en patrice (8, 4, etc). Il entre à Constantinople avec des barques chargées de poissons et de moutons (32, 45). Il prend l'aspect d'un moine chrétien (8, 61 ; 9, 26, etc), même plus spécialement d'un moine du Naǧrān (8, 27) : C'est ainsi qu'il dérobe à Constantoniple un précieux candélabre. On le voit pénétrer dans le camp bulgare sous les traits d'un Petchenègue (32, 21). Une de ses spécialités est l'enlèvement de personnages ennemis ; la plupart du temps il les endort au moyen du *banǧ*, dont il a toujours un morceau caché dans son oreille. Certaines de ses ruses se retrouvent dans des contes populaires : le šayḫ Abū l-Bāz dont parle Masʿūdī (VIII, 175), qui réussit à enlever, malgré les précautions prises, le médecin Baḫtiyešu, en se faisant passer auprès de ses serviteurs pour un ange descendu du ciel, a peut-être servi de modèle au conteur pour un exploit d'al-Baṭṭāl : ayant pénétré à Ḫaršana sous un déguisement avec ses *ġulām*, il apparaît tout à coup sous les traits du Christ entouré de ses apôtres ; cette apparition jette la stupéfaction dans le camp ennemi et permet à l'armée de ʿAbd al-Wahhāb de s'emparer de la place. Les déguisements en moines des espions arabes envoyés en territoire byzantin étaient certainement fréquents : on sait que le célèbre anachorète Saint Basile le Jeune fut pris à

Constantinople pour un espion arabe et fut interrogé par le ministre de Léon VI, Samonas, d'origine arabe et méliténienne.

Le caractère principal d'al-Baṭṭāl est donc la ruse. Un personnage rusé est naturellement comparé à lui (ainsi dans les *Mille et Une Nuits*, Nuit 885). C'est pour cela aussi qu'il se nomme Ibn al-Ḥusayn b. Ṯa'lab: ce dernier nom signifie « renard », et al-Ḥusayn fait penser à la *kunya* du renard, Abū l-Ḥusayn. On peut encore signaler d'autres traits de cet extraordinaire personnage. Il n'est pas particulièrement courageux (9, 39 ; 19, 54 ; 56, 3) et il est souvent absent des combats, se réservant pour les statagèmes. Il est de basse origine (15, 62), mais il est instruit (12, 53), car il a été formé par le *faqīh* 'Uqba (7, 72) ; il sait le grec et plusieurs autres langues, 71 dit-on (11, 64) ; il sait parler à la façon des gens du Ḫūrāsān (70, 42). Il est pieux (23, 49), il est pauvre, mais il se procure de l'argent par divers moyens. Quand il pousse l'enchère de la princesse grecque Nūra jusqu'à 300.000 dinars et que 'Abd al-Wahhāb lui demande où il prendra l'argent, il répond : « Par la rançon de trois hommes que j'enlèverai, toi, l'émir 'Amr et le calife ! » (15, 61). C'est qu'il est éperdument amoureux de cette princesse, qu'il épousera d'ailleurs, et à cause d'elle il se brouille momentanément avec 'Abd al-Wahhāb qui lui a reproché de ne pas garder son sang-froid en cette affaire. Il se compare lui-même aux plus célèbres amants (*'uššāq*) et le conteur en énumère huit qui sont les amants classiques de la littérature arabe (20, 31). Il est d'une taille au dessous de la moyenne (21, 8 ; 22, 17) ; il est blond et a les yeux bleus (10, 56 ; 9, 28) ; il a de longues moustaches (16, 52). Il est redouté en pays byzantin ; non seulement l'empereur a peur d'être enlevé par lui dans son propre palais (20, 6), mais il joue le rôle du croquemitaine pour les enfants et l'on dit qu'il apparaît dès qu'on parle de lui (8, 60 ; 10, 13 ; 22, 19 ; 70, 10). Il est si redouté que pour mieux se garder de lui on a fait mettre son portrait dans les églises en pays grec (13, 48 ; 18, 55 sq ; 24, 25 sq; 25, 14 ; cf. Mas'ūdī, VIII, 74). Il est surtout le type de l'espion et il n'est pas étonnant qu'autrefois on l'ait considéré comme l'espion attitré de Hārūn al-Rašīd (Fraehn, *Ibn Fozlan's Berichte* . . . p. XXV, d'après al-Dimašqī, *Faḍā'il al-ǧihād* ; Reinaud, *Aboulféda*, Introd., p. LII ; Kremer, *Culturgeschichte* . . ., I, p. 244). En pays turc il est célèbre sous le nom de Sidi Ġāzī ; il est aussi, dans une certaine mesure, *ġāzī*, et d'ailleurs le roman lui attribue aussi cette épithète (22, 22 ; 39, 6). Comme étant l'ennemi le plus

terrible du cadi ʿUqba, celui-ci fait de lui un portrait terrifiant (18, 55).

Le Baṭṭāl de Delhemma a naturellement son prototype dans le Baṭṭāl de l'époque umayyade sur lequel on pourra voir la notice de l'*Encyclopédie de l'Islam*, 2e édition. Il est passé dans la geste méliténienne après avoir perdu sa place, selon la supposition que j'ai faite, dans la geste syro-umayyade ; rattaché par les conteurs à la tribu de Sulaym, il a été annexé par les Kilāb et est devenu compagnon de ʿAbd al-Wahhāb, ce qu'il était déjà historiquement, dans la geste méliténienne de l'époque ʿabbāside. Tous deux ont été l'objet du même transfert.

ʿAmr b. ʿUbaydallāh : C'est le principal personnage du côté des Sulaym. Son nom est ʿAmr b. ʿUbaydallāh b. Marwān b. al-Hayṭam al-Sulamī. Le grand-père Marwān joue un rôle dans la première partie où il a le commandement des tribus qu'il perd ensuite au profit du Kilābite al-Ṣaḥṣāḥ, mais qu'il recouvre à l'avènement des ʿAbbāsides. Nous avons vu comment ensuite ʿUbaydallāh devient émir de Malaṭya, toujours avec le même commandement. À ʿUbaydallāh succède son fils ʿAmr (8, 14). ʿAmr, avec les Sulaym, prend part à de nombreuses opérations offensives et défensives, mais bien qu'il soit chef des tribus arabes, que Hārūn al-Rašīd lui ait conféré le titre (anachronique) de *amīr al-umarā'* (16, 18 ; 16, 29), qu'il ait souvent une belle conduite (17, 63), le roman ne lui attribue pas souvent le beau rôle. Il est en effet jaloux des chefs kilābites et leur manifeste souvent son hostilité, bien que ce soit presque toujours par ceux-ci qu'il est tiré d'un mauvais pas ou délivré (8, 72). Il considère parfois ʿAbd al-Wahhāb comme son ennemi (16, 24), alors que celui-ci au contraire le considère comme un frère (16, 33). Il défend le traître ʿUqba par qui il est continuellement abusé (8, 40 et *passim*). Il est soumis et obséquieux envers les califes alors que les émirs kilābites font preuve d'indépendance. Il est d'accord, contre ʿAbd al-Wahhāb et Delhemma, avec Hārūn al-Rašīd, puis al-Ma'mūn et al-Muʿtaṣim, également circonvenus par ʿUqba. Il commande l'armée d'al-Ma'mūn qui doit opérer contre ʿAbd al-Wahhāb de concert avec l'empereur Michel (35, 26). Il n'est vraiment convaincu de la trahison de ʿUqba que vers la fin du roman, à la section 69. Il meurt au cours d'une embuscade tendue par les Byzantins à la fin du règne d'al-Muʿtaṣim, au Défilé des Anatoliques, bataille

qui est un désastre pour les Musulmans dont un petit nombre seulement échappe à la mort, et son fils Ṣāliḥ lui succède comme émir de Malaṭya.

ʿAmr : Il n'est pas douteux que ʿAmr est un personnage historique. C'est le fameux émir de Malaṭya, ʿAmr b. ʿUbaydallāh b. Marwān al-Aqṭaʿ al-Sulamī (Masʿūdī, *Tanbīh*, 169, trad. 230), héros de nombreuses expéditions du IIIe siècle de l'hégire, mort dans un combat célèbre en 249/863, l'un des Musulmans dont le portrait, comme celui d'al-Baṭṭāl, et pour les mêmes raisons, avait été mis dans les églises byzantines (Masʿūdī, VIII, 74). Il est le prototype d'un personnage de l'épopée byzantine de Digenis Akritas, l'émir Ambron. Je lui ai consacré autrefois un article intitulé *Un personnage de roman arabo-byzantin*, dans la *Revue Africaine* de 1932. Son père et prédécesseur dans l'émirat de Malaṭya est également connu historiquement. C'est ʿUbaydallāh b. al-Aqṭaʿ qui, à lépoque du califat d'al-Amīn, entre 809 et 813, livra aux Byzantins la place de Kamḫ sur l'Euphrate septentrional pour obtenir la libération de son fils prisonnier (Balāḏurī, 185). C'est peut-être aussi ce ʿUbaydallāh dont le nom se trouve sur un dirhem d'Arménie (Vasmer, *Chronologie des gouverneurs d'Arménie . . .*, 37). Le détail de la libération de ʿAmr par Delhemma, le fait qu'il est, dans le roman comme dans l'histoire, émir de Malaṭya, montrent que c'est bien du ʿAmr historique que se sont inspirés les conteurs. Indirectement un autre détail le prouve encore : le roman, en effet, a conservé aussi le souvenir d'un contemporain de ʿAmr, ʿAlī al-Armanī, qui fut plusieurs années gouverneur de Tarse, qui fut tué la même année que lui alors qu'il venait d'être nommé gouverneur d'Arménie, et qui était lui aussi la terreur des Grecs et avait son portrait dans les églises byzantines. Il est bien dans le roman représenté comme émir de Tarse (23, 75 ; 39, 6 ; 69, 112 et 118) et son autorité s'étend jusqu'à Suwaydiya, le port d'Antioche.

Si l'on considère le rôle historique de ʿAmr, la figure glorieuse qu'il a dans Digenis Akritas, on peut être étonné que le roman de Delhemma le rabaisse ainsi que les Sulaym. Mais la geste méliténienne primitive, avant qu'elle n'ait été accaparée et transformée par les Kilāb devait être consacrée aux exploits de ʿAmr et des Sulaym. Il y a dans Ibn ʿAsākir un long *ḥadīṯ*, plus ou moins apocryphe, mais qui célèbre la valeur militaire des Sulaym et leurs luttes contre les Grecs (II, 51). Et ce n'est peut-être pas seulement

parce que les Sulaym épousent les querelles des califes que ceux-ci, dans Delhemma, font leur éloge. Cette tribu était célèbre et digne de susciter des légendes épiques, pour avoir produit d'autres personnages de renom que ʿAmr. Établie en Ǧazīra occidentale après l'hégire, la tribu a fourni, outre des poètes comme al-Asǧaʿ al-Sulamī, des émirs qui ont joué un rôle dans la guerre byzantine et ont gouverné des provinces frontières, à Derbent et en Arménie. En Arménie, nous trouvons, en 170, Yūsuf b. Rašīd al-Sulamī (Vasmer, *op. cit.*, p. 29) ; en 134-135, Yazīd b. Usayyid al-Sulamī (*ibid.*, p. 27), en 177 son fils Ḫālid (*ibid.*, p. 33 sq), en 179-181 son autre fils Aḥmed (*ibid.*, p. 38), en 209-211, son petit-fils ʿAbd al-Aʿlā (*ibid.*, p. 65 sq). Le fils de ʿAbd al-Aʿlā, Yaqẓān fut tué, en 210 sous al-Maʾmūn, dans une expédition contre les Byzantins (Balāḏurī, p. 192). Dans l'expédition de Maslama en Arménie, il y avait deux fils de ʿUmayr b. al-Ḥubāb al-Sulamī (Balāḏurī, p. 206), lequel ʿUmayr fut en 59 le conquérant de Kamḫ (*id.*, p. 184). On voit donc que les Sulaym pouvaient, dès l'époque umayyade, mais surtout à l'époque ʿabbāside, fournir une matière épique.

J'ai émis l'hypothèse, dans *Byzantion* en 1937, que la défaveur qui, dans Delhemma, s'attache aux Sulaym et à leur émir, venait du mauvais souvenir qu'ont pu laisser les descendants historiques de l'émir qui se soumirent à Byzance lors de la conquête de Mélitène par Corcuas au X^e^ siècle, et participèrent dans les rangs byzantins aux luttes de l'empire contre les Arabes. Cela a pu permettre, ainsi que d'autres circonstances qui nous échappent, aux Kilāb de dénigrer les Sulaym et de transformer en l'accaparant la geste méliténienne.

ʿUqba : C'est aussi une des raisons pour lesquelles le personnage du traître dans le roman, le cadi ʿUqba b. Muṣʿab, est un Sulaymite. Dès le début, il est un oiseau de mauvais augure. Une prédiction faite à sa mère, à sa naissance, disait qu'il jetterait partout le trouble et serait rebelle à Dieu (7, 8). Bientôt converti secrètement au christianisme (8, 25), fertile en ruses, aussi habile à se déguiser qu'al-Baṭṭāl dont il est le pendant dans l'autre camp, il est un véritable virtuose en la matière. Cadi, moine, ascète et prédicateur musulman dont l'éloquence conquiert les foules, marchand de légumes, laveur de cadavres (70, 25 sq), il a des quantités de trucs dans son sac : ainsi on le voit (70, 43) se rendre méconnaissable en se faisant sur le visage des marques de variole au moyen du *mirwad*

à collyre. Homme de confiance et ami des califes qu'il circonvient et attire dans des embûches avec une facilité étonnante, il est l'auxiliaire dévoué des empereurs qui le révèrent, le font siéger à leur conseil (10, 29), l'appellent Ḥuğğat al-Masīḥ. On le voit passer avec une incroyable facilité du camp musulman au camp chrétien, de Malaṭya ou Baġdād à Constantinople où il dépose des offrandes à son nom à Sainte-Sophie (10, 6). Il a un doublet en la personne de Šūmadris, aussi rusé que lui et qu'al-Baṭṭāl, ce qui fait que le roman les compare tous les trois (14, 64). Les aventures de ʿUqba et sa lutte contre al-Baṭṭāl remplissent une bonne partie du roman au point qu'on se demande parfois si le conteur ne prend pas plaisir à oublier le thème principal du duel Arabes-Byzantins pour ne voir que le duel Baṭṭāl-ʿUqba. Trahissant constamment les Musulmans tout en faisant semblant de leur être dévoué, évitant adroitement les pièges que lui tend al-Baṭṭāl et marquant souvent des points dans sa lutte contre celui-ci qu'il parvient plus d'une fois à enlever, les péripéties mouvementées de son duel contre al-Baṭṭāl nous transportent dans une atmosphère de roman policier en marge de la guerre arabo-byzantine. Une étude spéciale de ce roman policier serait certainement instructive pour la vie des cités musulmanes ou byzantines où évoluent les deux adversaires avec leurs acolytes.

Les Kilābites connaissent bien vite la trahison de ʿUqba et sa conversion au christianisme, mais il réussit habilement à écarter les soupçons ; sur le point d'être convaincu par la découverte de l'église secrète qu'il a installée dans sa maison de Malaṭya, il la transforme adroitement en mosquée (8, 66 sq) et peut prouver son innocence. ʿAmr et les Sulaym, ainsi que les califes, sont sourds aux avertissements répétés de Delhemma, de ʿAbd al-Wahhāb et d'al-Baṭṭāl, et la trahison de ʿUqba ne peut être démontrée péremptoirement qu'à la fin du roman (sect. 69), lorsqu'on le montre à al-Muʿtaṣim, faisant ses dévotions dans cette église secrète de Malaṭya, et c'est seulement dans la section 70 qu'il sera crucifié sur la Porte d'Or à Constantinople.

ʿUqba n'est pas seulement un traître rusé et fourbe, habile à prendre les figures les plus diverses, comme celle du Patriarche grec, faisant l'admiration de l'empereur lui-même (24, 54), il est parfois un véritable magicien illusionniste. Ainsi, ses connaissances variées dans tous les domaines, même dans le domaine maritime, lui permettent de laisser croire qu'il possède le pouvoir surnaturel de

calmer la mer en furie (24, 56). En réalité il a tout simplement utilisé sa science météorologique. Il ne serait pas complet s'il n'était aussi malfaisant et cruel. Il n'hésite pas à empoisonner un de ses complices pour être plus sûr que sa ruse ne sera pas découverte (8, 53). Delhemma étant tombée entre ses mains, blessée, il arrose ses blessures de graisse de porc bouillante (32, 46). Avec cela il est lâche et peureux (19, 15). Enfin il a des mœurs contre nature (20, 2).

Il est sans doute inutile de chercher un prototype historique à ʿUqba, car nous sommes ici en pleine fantasmagorie et l'on trouve en lui des traits venus des horizons les plus divers et qui ne sont pas seulement ceux du traître de mélodrame. C'est ainsi qu'on lui prête le trait antéislamique de fendre le ventre d'un ennemi tué et manger son foie (70, 33). ʿUqba s'apparente d'ailleurs à un type des contes populaires et on retrouve un cadi assez semblable, Ǧawān, dans le roman de Baybars.

* * *

Tels sont les principaux personnages du roman de Delhemma. Il y en a une foule d'autres qui mériteraient une mention. Mais ce sont la plupart du temps des personnages épisodiques qu'on voit à certains moments plus ou moins longtemps, mais pas tout au long du roman comme ceux que nous avons étudiés. Empereurs, califes, rois chrétiens divers, francs ou autres, dissidents ou révoltés musulmans, princes du Maġrib ou d'Espagne, sont des personnages assez falots et presque insignifiants. On est étonné même de voir apparaître les califes mis en scène sous des traits quelque peu ridicules. Quant aux empereurs et personnages chrétiens, dont les noms et la chronologie sont la plupart du temps fantaisistes et qui sont à peu près complètement hors de la vérité historique, leurs caractères ne sortent pas de la banalité et du poncif agréables au public musulman auquel s'adresse le conteur. Ils ont rarement un rôle honorable, à plus forte raison sympathique. On prend plaisir à les rabaisser et les humilier. Il est vrai que la même tendance, en ce qui concerne l'ennemi musulman, se remarque, à peu d'exceptions près, dans nos chansons de geste. En tout cas, pour les protagonistes que nous avons énumérés, on est en face de personnages qui ont une personnalité bien marquée, dont certains avaient déjà acquis une certaine célébrité dans l'histoire et auxquels le roman de Delhemma en a conféré une autre certainement aussi importante et encore plus durable.